

Papa, Bébert, Églantine et moi

I — Où l'on enlève le doudou de l'enfant, provoquant un schisme familial

Un mariage de plus, le dernier de l'été. Papa se promène, fort de sa belle noblesse, et de ses deux mains dans le dos. Il adresse volontiers des sourires, on l'ignore souvent avec majesté. Il est toujours invité, et son fils avec, c'est-à-dire, moi. Mais il est l'encombrant de service, assurément. La petite foule échange banalités, petits canapés, champagne bon marché et quelques médisances. Comme à leurs habitudes, les enfants survolent tout cela. Ils s'agitent, mangent ce qu'on leur donne, et s'évertuent à créer le plus grand bruit. Mon père m'adresse un hochement de tête, c'est le signal. Il me montre l'objet qui le tarabuste. Le *smartphone* oublié sur une chaise d'un enfant ayant visiblement abandonné pour un instant son doudou dans l'air du temps. Je me précipite, glisse le téléphone dans ma poche. Je retrouve mon père dans un angle mort et lui donne l'objet. Il se met à siffloter, signe de bonheur chez lui, et sort d'un geste son plus fidèle outil : son tournevis de précision, qu'il nomme Bébert. Et pour ne rien vous cacher, Bébert n'est pas un tire-au-flanc. Le tournevis dépiaute le téléphone intelligent en un tour de main. Dix ou quinze secondes, même pas. Papa laisse tomber l'écran, la coque, la carte mère. Ce qui ne manque pas d'attirer l'attention. Grand malheur, c'est la mère, la tendre maman légitime propriétaire de l'enfant qui découvre le cadavre du doudou. Quelques cris, des insultes, de plates excuses de mon père et la phrase bien sentie d'une vieille tante qui passe par là « Toute manière, c'est pas un objet de son âge. Moi de mon temps... ». Elle ne termine pas sa sentence, couverte prestement par les insultes, vociférations,

pleurs et autres supplications. Avec papa, nous quittons le mariage par la petite porte et filons à 24 km/h. La vitesse d'Églantine, notre trottinette électrique.

II — Du temps, nous nous débarrassons

Je me tiens à carreau, selon les instructions de mon père. J'ai ma chaise, il a la sienne. En face de nous, un banquier bien embêté. Je sais qu'il doit dire non. Papa ne peut plus emprunter de l'argent. Il a détruit (*désenvoûté* selon ses propres mots) le moindre objet électronique de la maison. Il faut tout racheter. Je ne me lève plus à la bonne heure pour aller à l'école (il a *désenvoûté* le réveil). Le banquier se lance dans un discours-fleuve, tout y passe : taux d'endettement ceci, crédit *revolving* cela. Encore un hochement de tête de papa. Même ici, il ose. Il indique la montre à gousset du banquier, qui se trouve à quelques centimètres de moi. Papa fait tomber un stylo à gauche, le banquier se baisse pour le ramasser. Je subtilise la montre et la donne à mon père. Son grand sourire éclaire son visage que je ne reconnaissais plus, sans sa barbe qu'il arbore quand il n'a pas de banquier à solliciter. Ce dernier reprend son siège Voltaire, et les mains expertes de mon père permettent à Bébert de démonter la montre en huit secondes. C'est, je crois, notre nouveau record. Nous n'avons pas eu d'argent de la banque aujourd'hui, mais j'ai eu l'occasion d'entendre la voix douce, et amusée, de papa disant au banquier : « Vous n'avez pas besoin de montre, la ponctualité est une voleuse de temps ».

III — Le seul oubli de papa

Je ne sais pas si papa va revenir. Une dame, soi-disant assistante sociale, m'explique qu'elle est là pour mon bien. Mon père a royalement accompagné des personnes à blouse blanche dans une camionnette. Je n'ai pas bien entendu le nom de l'hôpital. J'ai la permission de l'assistante sociale pour faire mon sac et emporter ce dont j'ai besoin. Je la sens bien gênée la brave dame. Tous les objets sont en morceaux. Tout n'est que vis et boulons. Ne persiste que la précieuse collection de mon père : 6000 modes d'emploi, dans toutes les langues, de différents objets. Je file dans ma chambre. Mon sac se fera rapidement, je n'ai besoin que d'un seul objet. Le seul qui n'est pas démonté, remonté puis démonté à nouveau. Un appareil photo jetable, chinois, mais bien aimable, car il conserve la dernière photographie de ma mère. Elle est morte il y a cinq ans dans un accident de voiture. Papa devait faire la révision du moteur, ce qu'il a oublié. C'est comme ça que tout a commencé.